

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>							

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE

MORNEAU & CIE., EDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LE DUC DE KANDOS

DEUXIEME PARTIE — L'INCENDIAIRE

XX — LA TOILETTE DU MORT

Dans la poche de la veste se trouvait un portefeuille appartenant au marquis, et bourré de papiers et de lettres.

— Nous visiterons cela tout à l'heure ! dit philosophiquement Clermont.

Il prit ensuite les vêtements du vivant et, avec une habileté et des précautions qui soulevaient le cœur de Cuchillo, et lui firent détourner les yeux, il procéda à la toilette du corps mort, dont toute la souplesse n'avait pas encore disparu.

Une fois qu'il l'eut vêtu, il prit la navaja du marquis et prit avec la lame, dans l'étoffe de la veste, deux trous correspondant aux deux blessures du flanc, une blessure correspondant à la déchirure produite dans la ceinture de Cuchillo par la lame de son adversaire.

Ensuite, Louis Clermont plongea dans la main du mort le couteau de Cuchillo, à qui il donna le couteau du marquis.

— Voilà qui va bien ! dit-il en regardant son œuvre avec complaisance.

Puis, après un court mais minutieux examen :

— Ah ! s'écria-t-il tout à coup, en se frappant le front. Et la barbe !

Où se rappelle, en effet, que Paul de Kandos portait toute sa barbe, tandis que Cuchillo ne portait que la moustache.

— Où sont tes rasoirs ? ajouta-t-il en s'adressant à Cuchillo.

— Ils étaient dans ma ceinture, répondit son compagnon. Le vieux fougit tâta la ceinture qu'il venait d'enrouler autour du cadavre.

— Ils y sont toujours.

Il les tira, en ouvrit un.



.... Et la chouette du désert appelait ses compagnes au festin que le crime et la trahison venaient de leur préparer.

— Que vas-tu faire ? demanda Cuchillo intrigué, et qui commençait à s'intéresser réellement à cette scène.

— Le rasoir, comme toi.

— Tu en auras le courage ? fit Cuchillo, avec un mélange de surprise, d'horreur et d'admiration pour cette supériorité dans le crime.

— Tu vas voir. Regarde-moi ça !

Et, d'une main qui ne montrait aucun troublement, il rasa, d'une façon parfaite, cette figure sans vie, ne lui laissant que les moustaches.

La ressemblance devint alors stupéfiante.

— Mais, moi non plus, je n'ai pas de barbe, balbutia Cuchillo.

— Tu la laissera pousser. C'est l'affaire d'un mois.

Louis Clermont s'éloigna de quelques pas, regardant alternativement le mort et le vivant, comme un peintre compare un portrait au modèle.

Ren'y manque-t-il dit-il. Une mère n'y tromperait.

Il se frota les mains, en artiste satisfait de son ouvrage, renferma le rasoir dans son étui, remit l'étui dans l'entre-deux de Cuchillo, devint la ceinture du marquis Paul de Kandos ; puis, se rapprochant de son compagnon et s'asseyant à ses côtés :

— Maintenant, cautions, lui dit-il.

XXI

LA TOILETTE DU VIVANT

Cuchillo ne résistait plus. Sa perte de sang l'avait calmé. Le souvenir de Mariquita occupait son cœur, en le brisant.

Tout lui était à peu près indifférent, et le plan de Louis Clermont, si simple et si compliqué à la fois, dont il ne voyait pas bien tous les moyens d'exécution, excitait à présent sa curiosité.

— Rappelle-toi, fit le vieux forgeron, ce que je te disais hier : Je guette une occasion, et la première qui se présentera, je la saisirai aux cheveux ! L'occasion devait s'appeler, parfit-il, le marquis de Kaudos. Aussitôt que je l'ai reconnu, j'ai vu ce qu'il y avait à faire.

« Tu comprends qu'il m'ait été bien facile, dès que je sus que j'étais en face de mon ancien élève ; dès que j'eus corrigé le roman dont nous avions été les principaux personnages, de tuer ce triste individu, sans oser dire et sans égarer. Mais j'ai voulu, d'abord, entendre de sa bouche le récit de sa vie et de sa fin de n'en ignorer aucun détail important, et tu devais entendre ce récit, avec moi, pour le graver dans ta mémoire, pour te rappeler, au besoin, ce que j'aurais pu oublier.

« Eu arrivant à Buenos-Ayres, j'avais appris la mort de la marquise. Tout la ville en parlait, tout la ville la pleurait. Je m'assurai que personne ne soupçonnait la vérité, ne se doutait qu'il y eût là un meurtre, un crime. On ignorait absolument la personnalité et le rôle du marquis. Tu sais comment j'ai constaté son identité, et par quelle ruse je l'ai amené à un aveu qu'il ne pouvait plus retirer.

— Pourquoi ne m'as-tu pas prévenu de cet horrible malheur ?

— Parce que tu n'aurais plus rien écouté... Parce que je voulais, d'autre part, que tu en entendisses le récit de la bouche de celui qui en était l'auteur. Parce que je voulais, comptant sur ta fureur et ta soif de vengeance, qu'il périt de ta main.

Cuchillo se souleva sur un coude.

— Oh ! je te connais, mon bon, poursuivit Clermont. Ayant besoin de toi, j'avais besoin de te compromettre dans l'action, de telle façon que tu fusses mon complice, et le plus compromis. Sans cela, à chaque instant, tu ferais le dégoûté, et tu menacerais de filer entre ses doigts ; tandis que je te tiens, et qu'il y a, désormais, un nouveau lien entre nous. J'ai réussi. Il n'y a plus qu'à récolter.

« Ta ressemblance avec le marquis est complète. Tu sais sa vie, tu as ses papiers, et je possède, de mon côté, ayant vécu près de lui, et chez lui, mille renseignements essentiels.

« Quand on trouvera son corps, plus ou moins défiguré par les coups de bec des oiseaux de proie, c'est ton acte mortuaire qu'on dressera.

« Jean Praccan, dit Cuchillo, est fini. Vive le marquis Paul de Kaudos !

— Que veux-tu donc faire ?

— Nous allons filer à travers la papaye, gagner le Rio de la Plata, nous emparer d'une barque, traverser le fleuve... Il a cinquante kilomètres de large ! mais nous avons assez ramé sur les canots de l'Etat pour ne pas nous effrayer de si peu ; et, d'ailleurs, c'est moins peuble et moins dangereux que de fuir de Cayenne.

« Nous aborderons, soit sur la côte du Brésil, soit sur la

côte de l'Uruguay. Nous gagnerons Montevideo, et là, nous nous embarquerons pour l'Europe.

— Mais, si on poursuivait le marquis, pour m'avoir assassiné ? demanda Cuchillo.

— Pour cela, il faudrait constituer sa personnalité. Il n'est pas connu à Buenos-Ayres, où il n'a passé que trente-six heures, sans se valoir de son titre et de son nom. Il a fui dans le campo, sans que personne le vît et pût suivre sa trace. C'est plutôt moi qu'on accusera ; moi, ton compagneon qui vais disparaître, en laissant ton corps sur le sable.

— C'est vrai... mais alors...

— A ora, je vais changer ma tête. Fie toi à moi pour cela ! Me fabriquer de faux papiers tout à fait en règle... tu sais que j'y entends...

— Oh ! oui !

— Et supprimer « Louis Clermont », comme nous venons de supprimer « Cuchillo » ? Ceci fait, c'est-à-dire dans un mois ou deux, quand ta barbe sera poussée, quand nous aurons bien étudié nos idées, nous débarquerons en Europe. Là, nous nous procurons quelques papiers indispensables, acte de mariage, acte de naissance de sa fille... de ta fille... et nous partons pour la France-comté...

— Sans le sou ?

— Plus nous serons misérables, mieux cela vaudra, car le marquis était riche et sans ressources.

— Sans doute. Mais comment expliquer ta présence ?

— Tu seras censé m'avoir rencontré, pauvre professeur, à la Plata... Je t'aurai sauvé la vie... et la reconnaissance t'aura engagé à me ramener.

— Après ? Qu'est-ce que cela te rapporte ?

— Eh ! mon bon, la bourse des amis est notre bourse, et je compte puiser sans façon dans la tienne. Nous serons riches ensemble ou perdus ensemble.

— J'y comprends.

— Très bien. Nous nous présenterons au château de Kaudos.

— Et le père ?

— Il est aveugle !

— Et la fille, ma lemboiselle Annette ?

— Elle n'a jamais vu le marquis.

— Et les paysans, les serviteurs, les amis, les voisins ?

— Il y a vingt ans que le marquis n'a remis les pieds dans le pays. Je le lui ai demandé.

— Mais toi, on t'y connaît.

— Alors donc ! J'y suis resté trois mois il y a vingt ans, aussi. Depuis, j'ai changé... et je me changerai encore.

« Seulement, je me rappelle le château comme si je l'avais quitté hier. Je t'en dessinerais le plan. Tu l'étudieras avec moi, car tu dois y rentrer comme dans une maison connue.

— Mais qui te prouve qu'on en a pas modifié les agencements intérieurs ?

— Qu'importe ? c'est le château « d'autrefois » que tu dois connaître, non celui « d'aujourd'hui ».

— C'est vrai. Mais le dus me chassera.

— Non. Tu reviendras en fils repentant... Il est vieux... Il sera hâtueux de pardonner.

— Rien ne le prouve.

— Ta fille, au besoin, plaidera pour toi.

— A moins qu'elle n'ait été élevée dans le mépris et la haine de son père.

— En tout cas, tu restes héritier, et le vieux ne tardera pas à mourir.

« A propos, il faudra se mettre dans la main l'écrit et la signature du marquis. Il y a des procédés pour cela... Je te les enseignerai.

— C'est bien scabreux, tout cela.

— Pas le moins du monde, de l'audace et du sang-froid, et nous réussissons ! Prêles-tu la mière dans ce pays, dans ?

— Oh ! non.

— Alors, allons-y gaiement !

Louis Clermont réfléchit un second.

— Je suis sûr, reprit-il, que le duo te recevra à bras ouverts.

— Pourquoi ?

— Parce que la Marquise est morte. Tu seras veuf, cependant, touchant, coupé. Ça ira comme sur des roulettes, la nuit approchant.

Louis Clermont considéra l'horizon.

— Comment te sens-tu, à présent ? dit-il brusquement à Cuchillo.

— Mieux, beaucoup mieux ! fit celui-ci.

— Essaye de te lever.

Cuchillo se leva.

— Pourrais-tu te tenir à cheval ?

— Oui, je le crois.

— Et fournir une bonne traite, cette nuit ?

— Je l'essayerai, et je pense que je le puis, si cela est nécessaire, quand même cela me ferait un peu souffrir.

— Eh bien, alors, il faut partir, abandonner le corral, ne pas nous faire piécer bêtement, près de ce corps, alors que ton déguisement n'est pas complet.

— Oui, oui... partons ! fit Cuchillo avec empressement.

Ce cadavre le gênait.

Il avait hâte de changer de lieu.

Qu'on le surprit, tel qu'il était, et tout était perdu, d'ailleurs.

— Mangeons, d'abord, fit Louis Clermont.

Ils avalèrent, à la hâte, quelques morceaux de mouton.

Ce repas sommaire terminé, l'assassin du marquis reprit la parole :

— Nous allons suivre la partie la plus déserte du campo, dit-il résolument : ce sera plus long, mais plus sûr.

Il se hâta de seller deux chevaux, enveloppa, d'un dernier coup d'œil, le cadavre que blanchissait la lune montant sur l'horizon, et s'adressant à Cuchillo :

— Allons, monsieur le marquis, en selle !

Celui-ci, appuyé sur le bras de son complice, se hissa sur la monture, avec quelque peine et en poussant quelques gémissements arrachés par la douleur que lui causait sa blessure.

Mais une fois installé, il parut assez solide.

— Pouette côcher ! cria Louis Clermont.

« Adieu ! la pampa ! Adieu la mière ! la cêna, le maté et le mouton sans sel !

« En avant les millions et la vie de grand homme !

« Monsieur le marquis, permettez que je vous montre le chemin !

Il éperonna son cheval, et tous deux partirent, soulevant un double nuage de poussière qui, en peu d'instants, disparut à l'horizon sans traces.

Le corps resta seul étendu dans la pose où il était tombé.

Son visage se détachait en blanc, dans l'obscurité flottante.

Mais bientôt un vol lourd se rapprocha de lui, et la chouette

du désert, en décrivant ses orbes lents, appela ses compagnons au festin que le effime et la trahison venaient de leur préparer.

(A CONTINUER.)

Commencé le 16 Décembre 1886 — (No 364).

Toute personne qui s'abonne à ce journal reçoit gratuitement (outre la prime à laquelle elle a droit) le commencement de ce feuilleton.

LES FORÇATS DE L'AMOUR

PREMIERE PARTIE — VERSAILLES

I

En mois de janvier 1787, par un beau soleil, la foule se pressait autour de la pièce d'eau de Saint-Germain et du grand canal, dans le parc de Versailles. Les patineurs, parmi lesquels se distinguait le célèbre Saint-Georges, faisaient rage et merveille.

Des femmes élégantes, groupées près de la glace, regardaient, critiquaient, rient souvent, car les chutes étaient piquantes. Ce plaisir, devenu fort à la mode par ce qu'il était du goût de la reine, occupait alors presque toutes les matinales de jeunes femmes et de jeunes gens. Il fallait parler ou aller en traîneau, être le maître et le coupé, comme il fut aujourd'hui se promener au bois de Boulogne. Les modes variaient, mais leur règne ne changeait pas.

Parmi les hommes que chacun remarquait, il n'en trouvait un plus remarquable que les autres. Il disputait à Saint-Georges le prix de l'adresse et de la grâce. Son homme mine n'avait point d'égal. Sa mine simple n'indiquait ni un homme de cour, ni un homme riche ; sa polonoise, d'une étoffe de laine blanche fine, couleur vert d'yeux, était garnie d'une fourrure de petit gris fort pâle et très-étroit ; son chapeau n'avait ni plumes ni garnitures précieuses, et les dentelles de sa chemise ne semblaient ni d'Angleterre, ni de Flandre, ni d'Allemagne.

Pourtant, les femmes s'intéressaient à lui ; elles le suivaient de l'œil et l'applaudissaient. Ses grands yeux d'un bleu d'acier, ses lèvres minces et vermeilles, son nez droit et d'un dessin irréprochable, ses sourcils arqués, et un peu rapprochés du nez, lui donnaient l'air d'élegance et de simplicité. Sa tenue était belle, ses belles formes, se dressaient à chacun de ses mouvements. Il semblait fier de son triomphe et se faisait un plaisir de le prolonger.

Autour de la pièce d'eau, près de la statue du cavalier Bernier, deux jeunes personnes s'appuyaient l'une sur l'autre et regardaient d'un œil avide ce spectacle si varié et toujours nouveau. Toutes deux étaient belles, toutes deux vêtues à la dernière mode et couvertes de fourrures précieuses ; leur mise absolument semblable, plus que le rapport de leurs traits, les faisait reconnaître pour des sœurs.

Derrière elles se tenaient trois laquais en livrée, galonnés sur toutes les coutures. Ils portaient d'autres poches, d'autres palatines, au cas où leurs maîtres se souviendraient de se faire accompagner en traîneau.

— Voyez, voyez, mignonne, dit la plus jeune des deux, voyez comme il a dépassé le cavalier de Saint-Georges ; sa vérité, cet homme est d'une force surprenante.

— Il est très-adroit, en effet, répondit l'autre, avec plus de mesure.

—N. le trouvez-vous pas aussi beau que les plus beaux de la cour ?

— Il est très beau, vous avez raison, ajouta de la même manière la jeune femme.

Puis, après un instant de distraction, elle reprit, se parlant à elle-même :

— Quel peut-être cet homme ?

— Désirez-vous le savoir, ma chère ? Il est facile de le demander.

— Moi ! ai-je dit cela ? Que m'importe cet inconnu, je vous prie ?

— Rien, s'appréhendait ; mais les joyrisse n'est-elle pas permise ? Bourguignon, dit-elle à un des laquais, sachez quel est cet homme en polonoise verte garnie de petit gris, et revenez nous l'apprendre.

Bourguignon s'inclina et se perdit dans la foule. Au même instant, l'objet de leurs observations arriva si près d'elle par un coup de talon, qu'il se fut obligé de se reculer. Il les regarda hardiment, de façon à leur prouver qu'il les trouvait belles aussi, et exécuta devant elles les évolutions les plus d'effile et les plus gracieuses, sans baisser les yeux et sans les perdre un instant de vue.

— Aurora, dit l'aîné des deux sœurs, ne restons pas devantage ici : cet homme manque au respect qu'il nous doit. S'il se rencontrait quelques personnes de la cour, cela pourrait nous compromettre.

— Comme vous voudrez, ma sœur ; il fait pourtant un fol, il réjouissant, et la reine ne viendra à Trianon qu'à quatre heures. Qu'allons-nous faire, d'ici-là ?

— Rentrer à notre appartement, chère petite, et attendre le moment de notre sortie ; ce n'est pas bien d'effiler, ce me semble.

— Et Bourguignon, que j'ai envoyé en quête, qu'en ferez-vous ?

— Il nous rejoindra au château, mais partons, partons : cela devient intolérable, et jamais on ne vit une inconvenance pareille.

Les jeunes femmes tournèrent sur elles-mêmes en faisant quelques pas en avant.

Bourguignon revenait de son ambassade : Aurora s'arrêta pour l'attendre ; sa sœur fut forcée de l'imiter.

— J'ai exécuté les ordres de mademoiselle, dit-il : j'ai interrogé tout le monde, tous les habitués du parc ; personne ne connaît ce monsieur ; il vient ici pour la première fois.

— Quelqu'un étranger, sans doute.

— Qu'importe, enfant ? dit-elle. Rentrons, rentrons vite !

Elles continuèrent leur route vers le château.

En ce moment même, l'inconnu, qui s'était débarrassé de ses habits aussitôt qu'il les avait eus de le regarder, accosta un des laquais resté en arrière. Il lui mit un écu de six livres dans la main et lui dit à voix basse :

— Mon ami, le nom de cet homme, s'il vous plaît ?

— Madame la duchesse de Vaujour et mademoiselle de Saint-Même, sa sœur.

Pour six livres, un laquais de grande maison n'en pouvait dire davantage, en vérité. L'inconnu le comprit sans doute, car il s'éloigna sans répondre, se tenant apparemment satisfait.

Les deux sœurs traversèrent la terrasse, suivirent à gauche le chemin de la rue des Réservoirs, puis elles entrèrent sous une voûte garnie de statues et de factionnaires, et montèrent l'escalier conduisant aux appartements particuliers du château, où se dirigea à ceux que le roi et la reine accordaient aux gens de leurs maî-

nous ou aux courtisans auxquels ils daignaient faire cet honneur.

Elles s'arrêtèrent au second étage. Un des laquais ouvrit la porte ; la duchesse passa la première.

Aurora de Sainte-Même la suivit. Son joli visage portait l'impression d'une contradiction étrange. Elle avait quitté le parc au moment le plus brillant, au moment où elle s'amusait davantage, et cela pour un danger imaginé. Qui songerait à la légion dont cet homme la regardait !

Madame de Vaujour s'arrêta dans un petit salon fort richement meublé, mais si bas et si étroit qu'on avait à peine y rouler, dans la crainte de briser quelques porcelaines.

Un valet d'une soixantaine d'années, d'un air remarquablement distingué et respectable, se chauffait près d'un bon feu, pendant qu'un domestique un peu plus jeune que lui, et qui semblait souffrant, feuilletait un livre de dévotion.

À l'entrée des jeunes femmes, ils se levèrent, et leur firent une place près de la cheminée.

— Vous voilà déjà ? dit la dame, vous rentrez de bonne heure aujourd'hui.

— Nous ne pouvions rester plus longtemps, ma mère ; une maîtresse de bourgeois, fort adroit à patiner, mais ignorant du monde, regardait Aurora, semblait à s'occuper uniquement d'elle ; et vous comprenez que j'y'ai amenée.

— O' est-à-dire, ma chère, qu'il s'occupait de vous bien plus que de moi, et que...

— A l'instar reprit la mère, je vois qu'il s'occupait de toutes les deux et ceci ne m'étonne pas.

— Vous riez, madame ? interrompit le marquis de Sainte-Même d'un ton sévère, vous riez ? vous devriez plutôt louer la duchesse de sa prudence ; elle s'est conduite en femme honnête et réservée. Une veuve de son âge et une fille de l'âge de sa sœur ne sauraient garder trop de mesure, exiger trop de respect. En se protégeant elles-mêmes elles rendent plus facile la tâche de leurs parents.

— La mère, monsieur ; car, hors vous, qui nous doit un appui sur la terre ? Je n'ai plus de mari, Dieu nous a refusé un frère ; vous nous restez seul.

— Et je ne failirai pas à mon devoir, mes chères filles ; je tiendrai haut et ferme le pennon de mes ancêtres, qui descendra avec moi dans la tombe, car j'ai été le dernier de mon nom.

Un nuage de tristesse passa sur les traits du vieillard en prononçant ces mots. La marquise baissa les yeux et devint pâle.

Cette petite scène s'étonna aucun des assistants. Sans doute elle était dans leurs habitudes, et cet intérieur, présidé par ce noble vieillard, ne s'animait que rarement aux joyeux rires des jeunes filles.

— La mère, malade, d'un aspect mélancolique et doux jusqu'à la timidité, accoutumée à la domination de son mari, ne connaissait d'autre volonté que la sienne.

M. de Vaujour et son valet, et lui, M. de Sainte-Même était un de ces hommes d'autrefois, poussant le culte de l'honneur jusqu'au fanatisme. Il avait coutume de dire que Virginius était son héros et qu'il jurait certainement sa fille ou sa femme plus tôt que de les savoir coupables, ou seulement soupçonnées.

La marquise, modèle de vertu, avait traversé l'époque glorieuse de Louis XV sans donner prise à la médisance ; la duchesse et mademoiselle de Sainte-Même étaient citées comme des anges terrestres ; aussi leur père se trouvait-il parfaitement heureux.

La seule ombre au tableau était la santé de sa femme toujours souffrante, toujours rétive, semblant agitée d'un trouble inconnu et victime d'un chagrin secret, dont tout son amour,

toutes ses instances n'avaient pu lui arracher l'aveu. Non seulement elle s'obstinait à se taire, mais encore elle avait, qu'elle eût rien à confier.

Quelque fois son mari s'agitait par le croire, mais la continuation de ses tristesses lui rendait son incertitude.

Madame de Vanjour adorait sa mère et en était adorée ; elle l'entourait de soins, elle prévenait ses désirs, elle cherchait à lire dans ses yeux et à déchiffrer ses larmes prêtées à couler. C'était entre elles un échange de tendresse et d'attentions à jamais la vue.

— Vous allez à Trianon avec la reine, ce soir, n'est-ce pas, mes enfants ?

— Oui, mon père, il y a un bal, une mascarade, et la reine nous a fait l'honneur de vous désigner pour la suivre.

— Madame de Brionne vous conduira, n'est-ce pas ?

— Comme de coutume, oui, mon père.

— Veillez bien sur vous, je vous en supplie ; sachez éloigner même l'ombre d'un propos ; vous le devez à vous-même, vous le devez à S. Majesté ; le respect vous garantirait à défaut de la vertu.

— Nous vous obéissons en tout, mon père, et, loin de vous, nous sommes toujours sous vos yeux ; c'est ainsi que ma bonne mère nous a élevés.

Le marquis promena un regard attendri sur ce petit cercle réunissant tout ce qu'il aimait au monde, puis il baisa la main de sa femme, à laquelle cette caresse arracha un faible sourire.

Aurora s'était levée et regardait dans le jardin. Cette foule si gaie, si diverse, ces habits de toutes les couleurs, de toutes les formes, amusaient sa jeune imagination. Tout à coup, elle poussa un léger cri et appela la duchesse. Elle venait de reconnaître le héros patineur, appuyé près d'une statue et les yeux fixés sur le château.

Le hasard l'avait amené près de l'Antiquité, et sa beauté ne pouvait rien craindre du voisinage.

— Voyez, Amaranthe, dit-elle à voix basse, le voilà encore.

— Ne vous montrez pas, Aurora, il pourrait vous reconnaître et supposer que vous vous occupez de lui.

— Qu'est-ce, ma fille ? demanda la marquise.

Le marquis venait de sortir.

— C'est l'homme qui nous a effrayés, ma mère ; il est là dans le portico.

— Je veux le voir ; il doit avoir une figure épouvantable.

— Epouvantable, madame ? s'écria Aurora en riant. Oh ! venez le regarder, et vous nous en direz votre avis.

La marquise s'approcha, en effrayée ; elle chercha la place désignée et n'eut pas plus tôt aperçu le jeune homme, qu'elle devint pâle et tremblante. Ses enfants, occupés ailleurs, ne s'en doutèrent pas.

— Oui, il est beau ! dit-elle après quelques instants de silence ; il est beau, mais d'une de ces beautés fatales qui entraînent après elles le malheur et le crime. Je vois sur son front une marque terrible. Mes enfants, mes trésors, que Dieu écarte de votre route ; car, j'en ai le pressentiment, il vous serait funeste !

Les deux sœurs se rapprochèrent de leur mère et la tinrent embrassée ; inquiètes de son exaltation, dont elles ne connaissaient que trop les suites, elles employèrent tous les moyens pour la calmer.

— Soyez tranquille, ma mère chérie, poursuivit en riant la duchesse, nous ne le rencontrerons plus. Nous renoncerions plutôt à la promenade, puisqu'il vous tourmente.

« Et d'ailleurs, que pouvons-nous avoir de commun avec cet inconnu ? Il n'est ni de notre monde ni de nos habitudes ; le hasard l'a rapproché de nous, un autre hasard l'éloignera. Il ne nous cherchera pas, allez !

Au même instant, comme pour donner un démenti à ces paroles, le patineur ôta son chapeau et le salua avec beaucoup de respect. Il venait de les apercevoir, car elles s'étaient fort découvertes, ne songeant plus qu'à rassurer leur mère et ayant oublié leurs craintes. Elle se recoucha vivement par un mouvement involontaire.

La mère resta seule à sa place, les yeux toujours fixés au même endroit.

— M'étais-je trompée, Aurora ? m'étais-je trompée, Amaranthe ? vous cherchiez-il ? Oh ! hélas ! bien aimées, ne montrez jamais cet homme à votre père : il le tuerait, fût-il aussi innocent qu'au jour de sa naissance !

Madame de Saint-Mé ne se retira lentement et ferma le rideau. Sa fille s'attendaient près de la cheminée.

— Vous semblez bien souffrante, ma mère, dit la duchesse ; resterez-je, et Aurora ira toute seule avec madame de Brionne ?

— Je ne vous priverai pas d'un plaisir, mes enfants ; la reine vous a désignées, vous devez la suivre, et moi je n'en souffrirai pas plus qu'à l'ordinaire. Voici bien de l'heur : la princesse vous attendait, il faut partir. Je me chargerai de vos excuses et de vos adieux pour votre père.

La duchesse eut beaucoup de peine à se décider. Le trouble, la pâleur de sa mère l'agitaient. Elle se reprochait le plaisir qu'elle allait prendre, et sentait d'avance quelles pensées la poursuivraient. Enfin elle obéit ; après avoir donné ses ordres pour que les toilettes nécessaires fussent transportées sans retard, elles partirent, couvertes des baisers et des bénédictions de la marquise.

La comtesse de Brionne, princesse de la maison de Lorraine, une des plus grandes et des plus respectables dames de la cour de France, servait de guide à mesdemoiselles de Saint-Mé, depuis leur entrée dans le monde.

Cousine germaine de leur père, elle s'était engagée à remplacer près d'elle la marquise, que sa santé rendait incapable de cette tâche. Il avait un appartement à Versailles ; elle l'habitait seulement pour rendre ses devoirs et pour assister aux fêtes. Sa fille, le prince de Lamballe, se faisait remarquer par sa bonne mine, par sa bravoure et un peu aussi par ses aventures.

Quand les deux jeunes femmes furent annoncées, madame de Brionne alla au-devant d'elles et les reçut avec tendresse. Le prince d'Anjou les reçut respectueusement.

— Avez-vous des habits de caractère, mes chères belles ? on n'est pas riche sans cela.

— Oui, madame, vous avez eu la bonté de nous faire prévenir, et nous avons tout disposé en conséquence.

— On s'amusera beaucoup. La reine a donné quelques entrées aux gardes-du-corps et aux officiers russes, ce qui augmentera le nombre des cavaliers. Ceux de la cour sont fort choisis ; ne vient pas qui veut.

« Demain, un déjeuner champêtre pour nous, de la maison ou de l'intimité, puis on retourne à Versailles, et, le soir, il y aura cercle. Ce programme m'a été communiqué hier par madame la princesse de Lamballe.

« Si vous êtes disposées, rendons-nous chez S. Majesté : il vaut mieux arriver des premières.

MARIE-ANTOINETTE, cette femme dont la beauté majestueuse méritait seule un trône, cette femme si malheureuse et si digne de respectueuse sympathie, voyait alors "l'univers à ses pieds,"

ainsi que l'on lui disait, dans un calembour, le marquis de Bèze.

J'une, insouciance, elle ne songeait qu'au plaisir. On lui fit un crime de ce qui chez les autres est à peine une faiblesse. On a beau être archiduchesse d'Autriche et reine de France, on est femme néanmoins, et la nature ne perd pas ses droits.

Maria Antoinette retrouva aux jours de malheur la grandeur, le courage, la dignité de son rang. Elle fut même sublime, épouse admirable; elle porta sur l'échafaud sa noble et innocente tête, et marcha à la mort la palme du martyre à la main.

De quelque opinion qu'on soit, ce martyre doit rentrer sacrée la mémoire de cette reine. Les femmes surtout doivent se taire et déplorer cette infortune si auguste et si complète. L'insulte, en ce cas, est plus qu'une insulte, c'est un sacrilège.

Aux jours dont nous parlons, la gaieté animait sa physionomie impavide. Debout près de la cheminée de son cabinet, elle recevait, avec un charmant sourire, ceux qu'elle appelait ses amis.

Cette intimité tant estimée était prise dans les personnes les plus distinguées de l'époque. Elle savait trouver pour chacun le mot agréable; elle connaissait leur famille, leurs espérances; elle voulait que tout le monde fût heureux, et répandait le bonheur autour d'elle, autant que sa position parfaitement dépendante lui permettait de le faire.

En apercevant madame de Vaujour, elle lui dit joyeusement :

— Eh bien ! vous voilà donc, belle sauvage ! M. de Sainte-Même vous confie à nous. J'en suis sûre, en vérité. Il garde trop bien son trésor; c'est de l'avarice.... Bonjour, mademoiselle Auror, fraichement comme votre patronne. Avez-vous pris son costume pour votre bal ? Vous n'en pourriez choisir aucun qui vous aille mieux.

Les voitures étaient prêtes; on y monta au bas de l'escalier de marbre, dans la cour des Princes. A quarante, j'eus un regard en arrière sur la foule curieuse, amassée comme d'ordinaire en cette circonstance, rencontra ce regard d'azur, pénétrant et hardi, qui l'avait si fortement impressionné le matin. Elle devint pâle de colère.

— Encore ! murmura-t-elle.

Et elle se hâta de se placer à l'autre extrémité du carrosse pour échapper à cette obsession.

II

Arrivée à Trianon, la cour fit un léger repas, puis les femmes se rendirent dans la petite chambre désignée pour les recevoir. Les hommes avaient à leur disposition la salle des officiers de service chez le roi, où se trouvaient des dominoes de toutes les couleurs et de toutes les tailles.

Pendant ce temps, les salons se préparaient, les buffets se dressaient, tout respirait la joie et la gaieté dans ce royal séjour, dont l'étiquette était bannie et faisait place à ce laisser-aller de bonne compagnie, sans lequel il n'est point de véritable plaisir.

A huit heures, l'orchestre donna le signal et le bal commença. Il présentait un ravissant coup d'œil. Ces costumes frais, élégants et riches, aux variétés de formes que de nuances, formaient une bigarrure agréable.

Les intrigues se croisaient et prenaient bien vite un caractère personnel et intime, dans une réunion où tout le monde se connaissait.

Les hommes, à très peu d'exceptions près, portaient seulement un domino ouvert sur leur habit, et ces habits, brodés d'or, de

perles fines, même de pierreries, étaient assez semblables pour laisser un peu de doute, un peu d'alignement à la curiosité.

On gardait le masque; on devait le conserver jusqu'au souper, c'était une condition du bal. On dansait néanmoins les dames à la mode à cette époque: le maquet, quelques contre-dances et des courantes fort gracieuses et assez difficiles.

Parmi les hommes en costume, un surtout se faisait remarquer par sa grâce, son habileté même: il excitait les pas les plus compliqués, et quelques voix murmuraient autour de lui :

— En vérité, madame, c'est Vestri.

— Allons donc ! "le dieu" de la danse daignerait descendre jusqu'à Trianon ! D'ailleurs, celui-là à la tête de plus que lui...

— Alors, c'est Vestro'Allard, son héritier, presque son émule.

— Ni l'un ni l'autre, madame, répliqua le comte de Vaudreuil; c'est tout simplement un des gardes-du-corps de Sa Majesté, auxquels la reine a daigné envoyer des invitations. Un de ses camarades, avec lequel je causais tout à l'heure, assure qu'il exécute un certain pas espagnol mieux que tous les adoués de toutes les généralités. C'est un des plus beaux et de plus remarquables j'oses dire des quatre compagnies.

— Vraiment ? reprit la reine, j'ai envie de vous en donner le plaisir. Demandez lui, monsieur de Vaudreuil, s'il ne me le rusera pas.

Un instant après, le comte apportait à la reine les remerciements du jeune militaire et l'assurance de sa soumission. Il s'entendit avec l'orchestre, on fit cercle autour de lui, il tira des cartonnets de la poche de son habit de « moje », puis il commença.

La cour, accoutumée aux danses graves, terre à terre, sérieuses, ne comprit pas d'abord cette débauche de pas et d'attitudes. Le fandango et la cachucha ne ressemblaient guère au menuet ou à la révérence. Mais, après les premières mesures, le charme, la grâce exquise, les mouvements ravissants et voluptueux du danseur attirèrent toutes les attentions, captivèrent tous les suffrages.

La reine l'applaudit, le loua, lui demanda trois fois de recommencer et se le fit présenter à la fin par M. le prince de Conti, qu'on assurait être son protecteur.

— Comment vous nommez-vous, monsieur ? lui dit-elle.

— Armand de Nareil, madame.

— Vous êtes depuis longtemps dans les gardes-du-corps du roi ? Cependant j'entends ce nom pour la première fois; cela m'étonne; ces messieurs sont presque tous de ma connaissance.

— J'ai eu l'honneur d'être reçu ce matin seulement dans la compagnie écossaise.

— Ah ! je comprends, alors, De quelle province est votre famille ?

Le jeune homme hésita à répondre. M. le prince de Conti prit la parole :

— M. de Nareil est orphelin, madame. Son père fut mon ami intime, et me l'a recommandé au lit de la mort.

La reine avait trop de tact pour ne pas deviner un mystère dorénavant; elle ne fit plus de questions. Congé étant le jeune homme d'un bienveillant signe de tête, elle ajouta :

— Comptez sur ma protection, monsieur de Nareil; je serai enchantée de vous être utile, ne fût-ce que pour plaire à mon cousin le Conti, qui me néglige, qui ne sort pas du Temple et qui me fait croire que je ne suis plus dans ses bonnes grâces depuis quelque temps.

— Ah ! madame, répliqua M. le prince de Conti, attaqué par ce propos et impatient d'y répondre, Votre Majesté donne des grâces et ne les reçoit pas.

Armand de Narail comprit qu'il devait se retirer ; il eut le bon goût de ne point chercher de nouveau les regards de la reine et se recula doucement, insensiblement en arrière, jusqu'à ce qu'il se perdit dans la foule des courtisans.

La duchesse de Vaujour était placée très-près de Marie-Antoinette ; elle avait tout entendu, tout vu. Un intérêt inexplicable l'attachait à cette présentation, si semblable d'abord à toutes celles qu'elle avait vues.

L'embarras d'Armand l'intéressa ; elle comprit qu'il devait être malheureux, et ce mouvement involontaire des bons cœurs pour ceux qui souffrent l'attira vers lui.

Elle le suivit des yeux, elle le vit s'appuyer près d'une colonne, relever un peu son masque pour respirer. Or, chose étrange et à laquelle personne n'avait songé dans le moment, il parut, masqué devant la reine de France.

Il revint ensuite examiner attentivement les femmes assises les unes après les autres, et s'approchant d'Amarante, il lui demanda sa main pour un menuet ou pour une contredanse.

Son premier mouvement fut d'accepter sans réflexion. Elle n'avait pas dansé de la soirée ; elle avait pu la danser.

Quand la reine les vit partir ensemble, elle interrompit un instant sa conversation avec M. le prince de Conti et dit, en se retournant vers eux :

— Mon cousin, votre protégé n'a pas mal choisi sa danseuse, je vous en réponds.

Amarante rougit sans savoir pourquoi. Son cavalier fit ses saluts de manière à satisfaire le goût le plus difficile. Il présente la main comme personne, et ses trois pas de retraite lui valurent des applaudissements répétés.

Dans le moment du repos, il ne pouvait guère se dispenser d'adresser la parole à la duchesse. Il hésitait néanmoins.

— Ce jeune homme est trop timide, pensait-elle, il faut qu'il soit grandement malheureux ; c'est dommage !

— Combien la reine est bonne ! dit-il enfin.

— Oh ! oui, monsieur, répondit la duchesse, et plus vous la verrez, plus vous en serez convaincu.

Ils ne trouvèrent rien de plus à se dire. Souvent, c'est parce qu'on aurait trop à parler.

Après le menuet fini, la duchesse revint à sa place, près de sa sœur et de madame de Brionne, l'esprit très-occupé. Elle ne pouvait détourner le yeux de ce singulier inconnu, jeté comme une énigme au milieu d'une société où tous se savaient par cœur. Aurore l'interrogea sur leur conversation, presque aussi intriguée qu'elle.

— En vérité, ma chère, notre conversation, n'en est pas une, répliqua la duchesse ; nous avons échangé trois phrases d'almanach, quelque chose comme la pluie et le beau temps.

Au même instant, M. de Narail, qu'elles ne voyaient pas, s'approcha de mademoiselle de Sainte-Même et lui fit la même invitation qu'à sa sœur.

Elle fut accablée, et la reine fit signe à la duchesse de s'asseoir à côté d'elle, à la place laissée vide par M. le d. Conti.

— Savez-vous quel est ce beau danseur, duchesse ?

— Je ne sais que ce qu'il a dit à Votre Majesté, madame.

— Et moi, voilà ce que j'imagine. Mon cher cousin de Conti est fort galant ; il a eu nombre d'aventures, et peut être... peut-être est-ce un duc du Maine ou un comte de Toulouse de la branche cadette.

— C'est possible, madame.

— Il a vraiment tout à fait bonne grâce, des manières nobles et distinguées ; nous verrons au souper son visage.

À ces questions, à ces remarques, Amarante ne répondait presque pas, juste pour ne pas manquer de respect. Elle regardait Armand dansant avec sa sœur, et trouvait dans ses poses, dans ses gestes un souvenir indéfinissable.

— Je connais cet homme, se disait-elle, je l'ai vu il n'y a pas longtemps ; mais où cela ?

Cette préoccupation la suivit toute la soirée, jusqu'au moment de se mettre à table. En s'asseyant, elle cherchait autour d'elle.

M. de Narail ne parut nulle part.

La reine lui fit en riant un signe d'impatience. Aussitôt qu'elles furent rentrées au salon :

— C'est une intrigue de bal masqué, duchesse ; ce beau jeune homme a ici quelque infidèle ou quelque ingrat, à moins que nous ne nous soyons trompés sur son visage et que l'enseigne ne soit fautive. A ora il fait bien de se cacher.

— Que disais-je ? le voi à là-bas qui nous contemple. Se doute-t-il que nous parlons de lui ? il a toujours son masque.

— Votre Majesté a permis qu'on les reprit après souper ; il est dans son droit.

— Et s'il n'avait pas fait, rien ne le forçait à se mettre à table : tout cela est juste comme Bédame. Vous ne faites pas un tour de bal, duchesse ? Vous êtes en vérité trop raisonnable pour une veuve de vingt-trois ans.

La reine aimait particulièrement à rire avec ses familières ; elle les plaisantait et souffrait qu'elles le lui rendissent, dans la borne du respect.

Madame de Vaujour, plus sérieuse quo gaie, recevait les atteintes de sa souveraine sans jamais les renvoyer. Sa beauté, si remarquable, n'obtenait point à la cour le succès auquel elle avait droit.

On attribuait généralement cette sorte d'injustice à sa froideur, à son indifférence. Non-seulement elle n'accueillait pas les hommages, mais elle les repoussait par un maintien glacé, par un visage sévère. Bien éloignée de toute coquetterie, elle semblait ignorer son pouvoir.

Et cependant cette enveloppe silencieuse recouvrait une âme brûlante, un cœur tendre et dévoué.

La contrainte imposée depuis son enfance par la rigidité de son père l'avait forcée de renfermer ses impressions. Elle ne pensait jamais tout haut, elle cachait ses tristesses et ses joies ; son beau visage était devenu un masque immobile, servant, non pas au mensonge, mais à la résignation.

La seule impression qu'elle ne pût effacer, c'était le malheur. Au milieu d'une cour brillante, comblée des dons de la fortune et de la nature, Amarante n'était point heureuse.

La pri-son dans laquelle végétait son cœur l'étouffait et la torturait, la pauvre enfant !

À ce bal, comme partout, elle portait ses préoccupations, sa mélancolie ; rien ne pouvait l'en distraire, et sa pensée l'emmenait toujours loin de qui l'entourait, hors sa mère, qu'elle aimait par-dessus toutes choses.

— Ma pauvre mère, elle souffre ! se dit-elle souvent au milieu de cette fête. Quand donc le repos lui viendra-t-il ?

La marquise était de ces âmes blessées à mort auxquelles le repos ne peut venir que dans la tombe. Amarante l'ignorait, elle qui ne savait de la vie que les sacrifices ou les sentiments.

La voix des passions, jusqu'ici muette pour elle, devait lui

révéler le secret de l'âme de sa mère, lui apprendra à l'aimer, à la plaindre encore davantage.

Aurore dit tout : Aurore gaie, fiât-elle, rieuse ; Aurore plus charmante et plus saine du suite que sa sœur, mais moins attachante sans doute ; plus exaltée, moins parfaite en fin.

Ede avait seize ans ; son sourire enfantin n'en accusait pas davantage.

M. de Nar il vint l'engager, une seconde fois, pour une sorte de dans-vieilles introduite à la cour par Mari-Ampoulette. Elle ne songea pas à cacher le plus r qu'elle ou r : s'agit.

La fête se prolonga tard.

Un peu avant la fin, la duchesse, fatiguée d'être assise, se promena seule dans les salons. Au tournant d'une porte, elle rencontra M. de Nar. Il se plaça devant elle, de manière à ce qu'elle ne pût aller plus loin.

— Un mot, madame, lui dit-il, un seul mot, je vous en conjure.

— Que voulez-vous, monsieur ? reprit-elle avec hauteur, choquée de cette intrusion. Vous ne me connaissez pas, vous osez parler à une autre, sans doute.

Elle avait remis son masque en quittant sa place.

— Je ne me trompe point, madame, vous êtes madame la duchesse de Vaujour. Croyez-vous qu'un homme digne de ce titre puisse vous confondre avec les poupées qui remplissent ce salon ? Répondez à la question que je vais vous adresser, car de là dépend mon avenir, de là dépendent mon bonheur et l'édifice.

— Nous sommes au bal masqué, monsieur, répliqua la duchesse ; ces yeux de sourire, et, malgré son intérêt par ce singulier débat, il me faut donc vous entendre : je n'ai pas le droit de me fâcher tant que vous ne sortirez pas de sa convenance.

(A SUIVRE)

VARIÉTÉS

Dans un bureau de poste.

— Monsieur, je désirerais expédier ce poisson par les soins de votre administration.

— Mais, monsieur, cela n'est pas notre affaire.

— Comment ?... Et les « carpes postales » alors ?...

* * *

Une dame à une cuisinière qui lui propose ses bons offices :

— Où avez-vous servi en dernier lieu ?

— Chez un aveugle.

— Pourquoi l'avez-vous quitté ?

— Il était trop regardant.

* * *

Madame X... fatigue continuellement son médecin par les détails beaucoup trop abondants qu'elle donne sur sa santé.

L'autre jour elle le consultait.

— Montrez-moi votre langue, lui dit-il.

— Voilà, docteur.

— Encore, je vous prie.

— Voilà, docteur !

— Encore, s'il vous plaît !

— Mais, docteur !

— Je vous en prie... votre langue... j'aime mieux la voir que de l'entendre.

NOS PRIMES

COLLECTIONS DU « FEUILLETON ILLUSTRÉ »

Les avantages que nous offrons maintenant aux personnes qui aiment à lire ne peuvent être surpassés, disons plus : n'ont et ne seront jamais égalés. En effet il suffit de jeter un coup d'œil sur la liste suivante pour se convaincre qu'il est impossible de se procurer autant de littérature choisie et variée pour une somme aussi minime que le prix de l'abonnement.

Toute personne s'abonnant au FEUILLETON ILLUSTRÉ ou qui renouvelle son abonnement pour une année, reçoit gratuitement (à son choix) les feuilletons suivants complets de l'un des numéros ci-dessous :

1. — Le Roi des Volcans ; Le Trésor de Strongrey ; Les Héritiers du Poignard ; et plus de cinquante historiettes, etc.
2. — Les Héritiers du Poignard ; Le Secret de l'Intendant ; L'Amour à l'Épée ; Un Noviciat ; historiettes, etc.
3. — Les Aventures du Capitaine Vatan ; La Dame de Pique ; L'Homme des Grèves ; Le Crime d'un autre ; etc.
4. — La Fille de Marguerite ; L'Homme des Grèves ; L'Amour à l'Épée ; Le Crime d'un autre ; Un Noviciat.
5. — Une Vengeance de Peau-Rouge ; La Demoiselle du Cloquidme ; Le Crime d'un autre ; etc.
6. — Les Murtiers de l'Héritière ; L'Homme des Grèves ; Le Crime d'un autre ; etc.

Toute personne s'abonnant pour plus d'une année, peut choisir autant de numéros qu'elle prend d'années d'abonnement.

Toute personne qui nous fera parvenir l'abonnement de quatre nouveaux souscripteurs, pour un an ou plus, recevra gratuitement tous les feuilletons ci-dessus et les suivants :

Exit l'Empoisonneur — Le Testament Sanglant — Les Drames de l'Argent.

Les histoires ci-haut mentionnées, réunies ensemble, ont coûté et coûteraient encore plus de \$25 dans les librairies.

Nous n'envoyons aucune prime ni le commencement d'aucun feuilleton avant d'avoir reçu le montant de l'abonnement.

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : Un an, \$1.00 ; six mois, 50 cts., payable d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1er de chaque mois. Pour la ville de Montréal (tiré à domicile), 50 cts en plus par année.

Tout semestre commencé est payable en entier.

Aux agents, 16 cts la douzaine et 20 p. c. de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

Nous ne serons responsables d'aucune lettre contenant des valeurs qui nous serait adressées sans être enregistrées.

MORNEAU & C^{ie}, ÉDITEURS,

Boîte 1986

475 Rue Craig, Montréal.